

Éric Dussert

« Quinze grammes », caporal sur Jean Arbousset

De Jean Arbousset, voici ce que disent les archives froides, poussiéreuses, sans émotion :

« Jean Roger Bernard Arbousset, né le 7 mai 1895 à Béziers (Hérault) trouva la mort, ainsi que le déclarent les archives, le 9 juin 1918, tué à l'ennemi à Cuvilly (Oise), Sous-lieutenant, 4^e Régiment du génie, Compagnie 8/63 – venu du 1^{er} Régiment du génie –, Matricule n° 25.141, classe 1915, n° 3.421 au recrutement de Marseille [Acte transcrit à Marseille (Bouches-du-Rhône), le 19 mai 1919, n° 6.859/9]. »

Ce que ne disent pas les archives, c'est ce que fut Jean Arbousset, ludion plongé dans la boue des tranchées de la Grande Guerre, bon compagnon et poète qui n'eut guère le temps de laisser pommer son œuvre, fauché qu'il fut d'une balle en plein front après avoir fait imprimer à Paris quelques exemplaires d'un recueil de poèmes du front, *Le Livre de Quinze grammes, caporal* (G. Crès et Cie, 1917).

Travaillant d'abord bénévolement à la préfecture de Marseille désorganisée par les incorporations de 1914, il prend part aux batailles d'Argonne, de Champagne, de la Somme, de l'Aisne et de Lorraine. On peine à croire qu'un seul destin puisse conduire à la fréquentation de tant de zones de combat... Pourtant, Jean Arbousset est plein d'allant et d'un naturel gai, il est la béquille morale de ses camarades, publie son journal de tranchée, *Le Percot de Quinze grammes* – dans l'argot des Poilus, le « *perco* » est une information fantaisiste –, il est l'humoriste brave et léger qu'on surnomme « *Quinze grammes* » parce qu'il n'est pas épais :

Ce sont les Poilus de l'Argonne
qui viennent de me baptiser.
J'aime mon surnom, car il sonne.
Ce sont les poilus de l'Argonne,
et je les veux récompenser
en les chantant, ô ma patronne. [...]

Il prend du galon et devient caporal, puis aspirant et sous-lieutenant après avoir suivi les cours de l'École de Guerre et lorsque la camarade le saisit, c'est en brave qu'il affronte l'ennemi ; il est cité à plusieurs reprises.

On ne retrouvera sans doute jamais le recueil de poèmes d'amour que Jean Arbousset avait confié à un éditeur – lequel n'en fit jamais rien – par l'entremise de Paul Géraldy, non plus que le roman qu'il écrivait au front sur les feuilles d'un vieux plan-directeur, ou ses derniers poèmes éparpillés dans la boue. C'est une frustration car on a pu déjà juger des talents particuliers de ce jeune homme de lettres avec l'« *Envoi du front* »

qu'il confiait au *Souvenir*, la « revue du front » de Jean des Vignes Rouges ou au tout nouveau *Crapouillot* de Jean Galtier-Boissière. Les avis étaient unanimes : Jean Arbousset était un poète gracieux, parfois féroce. Son unique sujet fut donc la guerre – que saurons-nous jamais de ses amours ?

Le Livre de "Quinze grammes", caporal (Crès, 1917), soixante-et-onze pages au modeste format in-16 est donc son unique recueil, et un vrai petit chef-d'œuvre de grâce mêlée d'humour acide et d'une noire gravité. Starlette capricieuse, la mort est omniprésente depuis « *La danse macabre* » jusqu'au « *Cheval mort* », cette vieille carne, pierre de touche de la poésie funèbre française – pour aboutir au grand bowling des têtes arrachées gisant sur le champ de boue.

Le rouge est mis, la mort rôde car comme chez *L'Homme bleu* de Guerber, elle est l'amante de tous et la maîtresse de chacun, ainsi qu'Arbousset l'écrit à Craonne en 1917 dans le « *boyau des Mille Jours* » :

Je suis la tresse blanche aux langueurs maldives
Qui vient s'étendre mollement
Entre les trous d'obus, mes multiples amants

Le Livre de « Quinze Grammes », caporal sera réédité à l'automne 2013 (Obsidiane).



En montant à Vauquois

Au lieutenant Pézard

Dans le ravin de la petite route, un mort,
puis deux, puis trois... Ils sont couchés sur des sacs vides,
le corps tordu, les doigts serrés, le teint livide.
Ils semblent, vaguement, vous regarder encore.

Ce regard vague est effrayant. Dans un effort,
il voudrait dire à ceux qui vont là-haut, avides
de savoir : « Allez-y. Rapidement se vide
l'amphore d'une vie ayant pour roi le sort.

Si le sort a voulu qu'en cet endroit tu tombes,
tu trouveras pour te couvrir, non pas la tombe
mais des bluets, des lys et des coquelicots.

et l'oubli de chacun. Allez. Demain sans doute
vos frères pourront voir, bons regards sans écho,
un mort, puis deux, puis trois sur le bord d'une route. »

Vauquois, 1915

Le cheval tué

À De Max

Dans la boue et dans le sang,
sur la terre grise,
un vieux cheval agonise
et lance à chaque passant
l'appel désespéré d'un regard impuissant.

... dans la boue et dans le sang
sur la terre grise

Il se raidit, mais aussi
Par instants frissonne.
Comme des feuilles d'automne
Au vol triste et imprécis,
Il pleut des souvenirs sur son cœur endurci.

Il se raidit, mais aussi
par instants, frissonne.
– C'est le pays, l'ancien temps
et c'est la lumière,
les rêves sur la litière
chaude, et le hennissement,
tout de joie et d'amour, des lointaines juments.
... C'est le pays, l'ancien temps
et c'est la lumière. –

Le pauvre cheval est mort
dans sa mare rouge.
Voici la nuit. Rien ne bouge.
Ainsi, quand fuit l'astre d'or,
plus d'un soldat appelle et puis rêve et s'endort,

Comme le vieux cheval, mort
dans sa mare rouge.

Cimetière de Combles, 1916

Le ravin

À Mademoiselle Guintini.

Vous souvient-il des menuets
du temps jadis, Ninon la brune,
des menuets
dansés aux heures où la lune
diminuait
l'ombre des peupliers fluets,
aux roses de nuit opportune ?

La terre est brune
et dans le soir
pâle, la lune
fait peine à voir.

La lune éclaire,
au loin perdus,
les trous d'obus
emplis d'eau claire.

Au fond d'un trou,
une chaussure
bâille et murmure
avec dégoût.

De la chaussure,
frêle et troublant,
sort un os blanc
aux lignes pures

... Il a dansé le menuet
Au temps jadis, Ninon la brune,
Le menuet
D'amour, aux heures où la lune
Diminuait
L'ombre des peupliers fluets
Aux roses de nuit opportune.

Maurepas, 1916